

William Muir

Le Sixième Commandement



Extrait de la publication

folio
policier

FOLIO POLICIER

William Muir

Le Sixième Commandement

*Traduit de l'anglais (Écosse)
par Janine Hérisson*

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :

THE 18th PALE DESCENDANT

© *William Muir, 2001.*

© *Éditions Gallimard, 2005, pour la traduction française.*

Extrait de la publication

William Muir est né en 1967 à Glasgow. Son premier roman, *Le Sixième Commandement*, a reçu le Commonwealth Writers' Prize First Novel Award (Eurasie) 2002. Il a enseigné à l'université de Cardiff et anime aujourd'hui des ateliers d'écriture dans une prison du pays de Galles.

Pour Kathryn

La lettre

Depuis des jours, le sort conspirait contre William Riley. Qu'il soit en train de travailler, de baiser ou de regarder la télé, le sort n'avait pas pris une seconde de répit. Et c'était seulement maintenant, en ce lumineux lundi d'octobre, qu'il allait se manifester.

À 7 h 49, William disposait encore de tout ce qui lui était familier. Comme à l'accoutumée, il était déjà réveillé et restait étendu, parfaitement euphorique. Il regardait la petite aiguille du réveil progresser autour des chiffres. C'était un moment précieux, juste avant le début de la journée. Durant ce laps de temps, aucun intrus ne pouvait se manifester. À 7 h 49 et 50 secondes, il tendit la main pour arrêter la sonnerie avant qu'elle ne se déclenche et détruise la paix dont il jouissait à 7 h 50.

Il se leva et traversa le living-room. Au-dehors, trois étages plus bas, le monde se mettait déjà en route. Les files d'attente se formaient aux arrêts de bus et la circulation labourait les rues. Il alluma la télévision.

« Je crains donc qu'aujourd'hui parapluies et

impermeables ne soient de rigueur car des averses persistantes sont prévues sur tout le pays et la température ne dépassera pas les dix degrés. » La jeune fille sur l'écran montrait du doigt le dessin d'un nuage afin que Riley, au cas où il en verrait un, puisse l'identifier. Car pour le moment, et cela le fit sourire, le ciel était d'un bleu parfait.

Le téléphone sonna. Il sut qui appelait avant même de décrocher. Une seule personne pouvait lui téléphoner à cette heure de la journée.

— Salut, Clara.

— Excuse-moi. Je sais qu'il est très tôt, mais j'ai mille choses à faire aujourd'hui et, plus tard, je ne suis pas sûre d'avoir le temps.

Clara appelait toujours tôt et avait toujours mille choses à faire.

— C'est sans problème.

— Je voulais seulement vérifier que c'était toujours d'accord pour ce soir.

— Oui, bien sûr. Pourquoi ça serait pas d'accord ?

— Aucune raison.

— À moins que tu n'aies envie de changer de programme, Clara ?

— Non, bien sûr que non. — Une légère pause et sa voix se fit câline. — Dis-moi, est-ce que notre grand garçon s'est penché sur le petit aujourd'hui ?

— Non, je ne pense pas.

— Parfait. J'aimerais que ça continue comme ça.

— Pourquoi ?

— Parce que je voudrais moi-même rendre visite au petit.

— Je suis sûr qu'on peut arranger ça.

Riley raccrocha. Comme il se dirigeait vers la douche, le courrier tomba sur son paillason. Quatre lettres. Rien d'inhabituel. Des lettres arrivaient chaque jour. Mais c'était la première intrusion du destin dans la vie de William Scott Riley.

La séance du matin à la salle de bains était tout un rituel. Il s'immobilisa devant le lavabo pour examiner son visage dans le miroir au-dessus. Durant son adolescence, il avait beaucoup souffert de son acné et des railleries de ses amis. Sa peau était légèrement grêlée maintenant et, bien qu'il fût âgé de trente et un ans, il lui arrivait encore d'avoir des boutons. Ce jour-là, à son grand soulagement, son teint était clair. Il se tâta le menton du bout des doigts et se palpa le cou. Sa peau était hérissée de poils, mais il décida qu'ils n'étaient pas assez longs pour justifier un rasage, opération qu'il détestait.

Il ouvrit le robinet de la douche, enleva son caleçon et s'avança sous la cascade d'eau bouillante. Elle le frappa en pleine poitrine, lui brûlant la peau, irradiant sa chaleur jusque dans ses os. Il prit le savon, s'enduisit tout le corps de sa mousse onctueuse. Ses yeux se fermèrent. Il revit la rouquine qui s'était assise en face de lui dans l'autobus la veille au soir. Debout, elle aurait à peine atteint le niveau de ses propres épaules. Plutôt rondelette. Cheveux courts au carré. Elle avait de grands yeux et une bouche généreuse. Ses doigts étaient couverts de bagues dorées bon marché. Comme elle descendait de l'autobus, il avait été hypnotisé par sa croupe saillante

étroitement moulée par un jean. Elle l'avait effleuré du regard.

Il s'amusa à imaginer comment cela pouvait débiter. Elle laisserait, « par étourderie », quelque chose sur la banquette en se levant. Son sac à main. Non. Son porte-monnaie. Comme il était un gentleman, il s'empresserait bien entendu de se lancer à sa poursuite pour tenter de lui remettre l'objet oublié. Reconnaisante, elle l'inviterait à venir chez elle prendre un café. Ou peut-être étaient-ils déjà arrivés et il devait lui expliquer pourquoi il frappait à sa porte. Elle riait, la bouche grande ouverte. Les lèvres maquillées de rouge. Elle disait qu'elle ne s'était même pas aperçue qu'elle avait perdu son porte-monnaie. L'invitait à entrer. Comme elle remplissait la bouilloire au robinet de l'évier, il se glissait derrière elle. Lui empoignait les seins à pleines mains. Elle se tortillait contre lui. Laisseait échapper un profond soupir. Il lui déboutonnait son chemisier. Elle gémissait et enlevait elle-même son soutien-gorge. Il se courbait pour porter sa bouche à la pointe de son sein. Il sentait un goût de métal sur sa langue et mordait violemment la chair et l'anneau qui la perçait. Sa main s'agitait frénétiquement sur sa bite, seulement ce n'était pas sa propre main, mais celle de la fille. Couverte de bagues dorées bon marché. Il bataillait avec les boutons de son jean. Tirait sur le tissu pour dénuder ses cuisses pâles. Elle le guidait en elle.

Il ouvrit les yeux et le carrelage blanc de la salle de bains l'éblouit un instant avant qu'il ne vît son sperme disparaître dans l'eau et s'écouler par la

bonde de la douche. Un frisson parcourut Riley et il tendit la main vers la serviette. Il peigna soigneusement ses longs cheveux noirs tout en s'interrogeant sur la signification, s'il y en avait une, du bout de sein percé. Ce détail revenait en permanence dans ses rêves depuis quelque temps et semblait ajouter à son excitation. Il n'avait jamais connu le moindre adepte du piercing. Peut-être lisait-il trop de magazines.

Comme il ne possédait pas beaucoup de vêtements, il ne lui fallut pas plus de deux minutes pour s'habiller. Pantalon noir, chemise blanche, chaussettes noires. Il s'assit au bord de son canapé, qui pouvait servir de lit à l'occasion, pour lire ses lettres et boire son café.

La première était une facture d'électricité. Il ne prit pas la peine de l'ouvrir puisqu'elle n'était ni bleue ni rouge et ne justifiait donc aucune attention particulière. Il sirota son café, un œil sur la télé qui passait un reportage consacré au Moyen-Orient où des troubles avaient de nouveau éclaté. Il demeura un instant fasciné par l'image d'une rue poussiéreuse où une demi-douzaine de personnes couraient se mettre à l'abri pour échapper à une fusillade. Il s'était trouvé mêlé un jour à une émeute lors d'un voyage en Indonésie. En compagnie d'un ami, il se rendait à la gare de Djakarta quand ils avaient débouché dans une rue emplies de milliers de manifestants portant des foulards et des chemises rouges et qui psalmodiaient en brandissant des pancartes. La police avait chargé et Riley avait foncé vers la gare avec son ami. Un Indonésien derrière eux avait

buté contre le trottoir et s'était étalé. Riley s'était immobilisé. Il voyait encore la souffrance dans les yeux de cet homme et entendait le choc sourd des coups que lui infligeait un policier avec un long bâton en bois.

La deuxième lettre était de sa fille. Le feuillet de papier à lettres couvert de cinq lignes rédigées de l'écriture soigneusement appliquée et concentrée d'un enfant de sept ans.

Cher Papa,

Comment tu vas ? Moi je vais bien et je m'ennuie de toi. Je suis allée nager hier. Je sais presque nager toute seule sans bouée. Sarah vient prendre le thé alors je te quitte.

Bisous

EMMA.

Le sourire sur son visage s'élargit quand il vit les fleurs dessinées au crayon bleu autour de la lettre. Se sentant coupable, les doigts gourds, il faillit laisser tomber le feuillet de papier en le remettant dans son enveloppe.

La troisième lettre était dans une enveloppe blanche du genre officiel. Son nom était imprimé en épais caractères noirs. M. W.R. Scott. Déconcerté, car il mentionnait rarement son prénom, il retourna l'enveloppe et regarda fixement au dos les mots imprimés en bleu avant d'ouvrir précipitamment la lettre. Il la lut deux fois. Puis une troisième fois. Elle persistait à n'avoir aucun sens.

Cher M. Scott,

Nous vous informons par la suivante que vous êtes convoqué par le ministère de la Justice et de l'Administration pénitentiaire et prié de vous présenter au bureau 712 de notre siège social, 27 Connaught Place, à 9 heures le 20 octobre. Des poursuites judiciaires pourraient être engagées contre vous au cas où vous ne tiendriez pas compte de cette requête. Vous pouvez obtenir des renseignements au numéro suivant.

D'un geste hésitant, Riley tendit la main vers le téléphone. Le 20. Aujourd'hui. Il était en principe à son travail. Qu'entendait-on par poursuites judiciaires ? Il avait grillé un feu rouge trois semaines auparavant, mais n'avait même pas encore reçu sa contravention. Peut-être s'agissait-il de la composition d'un jury. Il avait été choisi comme juré. Poursuites judiciaires ? Qu'est-ce que ça signifiait ? Il fallait qu'il aille à son bureau. Ils auraient dû le prévenir plus tôt. Il était obligé de travailler.

Il constata qu'il transpirait et rit de sa propre stupidité. Décrochant le téléphone, il composa le numéro indiqué. On lui répondit à la deuxième sonnerie.

— Allô, ici le ministère de la Justice et de l'Administration pénitentiaire. Que puis-je faire pour vous ?

— Je voudrais le poste 183, je vous prie.

— Ne quittez pas, monsieur.

La sonnerie retentit mais sans réponse. La réceptionniste revint en ligne.

— Je regrette, monsieur, mais le poste ne répond

pas. Vous pouvez rappeler après 9 heures, quand la plupart de nos bureaux sont ouverts.

— Mais c'est trop tard.

— Puis-je vous aider, monsieur ?

— Je viens de recevoir une lettre me donnant plus ou moins l'ordre de me présenter à un de vos bureaux à 9 heures. Mais je dois me rendre à mon travail.

— Si vous avez reçu une convocation à l'un de nos bureaux, je ne peux que vous suggérer de vous y rendre, je le crains.

— Mais je dois aller travailler et la lettre parle de poursuites judiciaires si je ne me présente pas. Pourriez-vous me passer quelqu'un susceptible de me fournir des explications ?

— Un instant, je vous prie.

La salope ! Sa voix courtoise, aiguë, lui tapait sur les nerfs.

— Je suis désolé, monsieur. Il n'y a personne qui puisse vous répondre.

— Alors, qu'est-ce que je dois faire ?

— Je ne peux que vous suggérer, encore une fois, de vous rendre à notre convocation. Maintenant, si vous voulez bien, j'ai d'autres appels sur ma ligne. Au revoir.

La communication fut coupée.

8 h 30. Déjà trop tard pour l'autobus, autrement dit il serait en retard à son travail. Si seulement sa putain de bagnole n'était pas tombée en panne, il n'aurait pas eu besoin de ce putain d'autobus. Et si sa putain d'ex-femme ne lui avait pas soutiré autant de fric, il ne serait pas propriétaire d'une tire mer-

dique et mangée de rouille qui se déglingait toutes les semaines. Une fois de plus, sa femme était responsable de tous ses ennuis dans la vie. Cette réflexion le fit sourire.

Il se remémora la conversation. Quand avait-il gaffé ? En général, son charme opérait au téléphone. Peut-être parce qu'il avait dit avoir reçu l'ordre. L'expression était peut-être excessive, ou bien son ton trop ouvertement sarcastique. En fait, personne n'en avait rien à foutre, de son ton. Il était plus que probable que cette garce de réceptionniste avait des instructions pour envoyer sur les roses toute personne qu'elle avait au bout du fil, mais de la façon la plus exquise. Il l'imaginait très bien, penchée en arrière sur son fauteuil en train d'examiner ses ongles en rigolant pendant qu'il restait en ligne, persuadé qu'elle cavalait dans tout l'immeuble à la recherche de quelqu'un qui puisse l'aider.

Il lui fallait appeler Andrew. Andrew saurait lui dire ce qui arrivait.

— Salut, Riley. Quel plaisir d'entendre ta voix.

— Tu m'as l'air ravi...

— Je suis coincé dans un bouchon de cinq rangées de bagnoles bloquées. Pourquoi ne serais-je pas ravi ?

— C'est tout ?

— Pas tout à fait. Je devrais être en train d'arriver à une réunion avec des hommes d'affaires incroyablement intéressants. Malheureusement, je vais devoir annuler mon rendez-vous, ce qui me laissera juste

le temps de passer dans un petit bistrot que je connais pour y étudier les courses de la journée.

— Alors tu as donc un peu de temps pour m'aider à résoudre un petit problème.

— Pourquoi pas ? Et puisque je n'ai plus besoin maintenant de me mettre au travail avant 10 heures, mes conseils seront gratuits.

— Quelle bonté de ta part de partager ton ravissement, Andrew !

— Quelle bonté de te montrer aussi aimable puisque je sais que tu ne peux plus t'offrir mes services !

— C'est bien vrai.

— Alors, quel est ton problème ?

— Je viens de recevoir une lettre du ministère de la Justice et de l'Administration pénitentiaire me donnant l'ordre de me présenter à l'un de leurs bureaux ce matin, faute de quoi je serai passible de poursuites judiciaires.

Andrew demeura silencieux. Riley entendait une radio et, comme bruit de fond, les coups de klaxon furibonds des conducteurs exaspérés.

— Andrew, tu es toujours là ?

— Oui, excuse-moi. Je réfléchissais.

— Ne t'en excuse pas. Dis-moi plutôt quel est le fruit de tes réflexions.

— Tu ferais mieux d'y aller.

— Mais je dois travailler.

— Vas-y, je te dis.

— Je ne pourrais pas les appeler plus tard et leur expliquer que j'ai reçu la lettre aujourd'hui seulement et que je ne pouvais pas me libérer de mon travail ?

— Non. Si tu ne te manifestes pas, ils transmettront ton dossier au parquet et ces gens-là sont rapides, crois-moi. Pas le temps de dire ouf, et tu auras deux flics à ta porte ou à la porte de ton patron pour venir t'embarquer. Un coup de téléphone n'y changera rien.

— Tu ne pourrais pas appeler, toi ?

— Ça ne changerait rien non plus. Tu n'es pas en retard pour la pension à ton ex ?

— Non, bien sûr.

— Eh bien, je sais que cette injonction a un côté Big Brother, mais il s'agit sûrement d'une erreur. Va à la convocation et tout s'arrangera.

— J'ai brûlé un feu rouge il y a quelques semaines.

— Ce n'est pas un crime capital, Riley.

— Je sais, je m'inquiète simplement.

— Que dit la lettre exactement ?

Riley lut la lettre mot à mot. Il s'efforça de nouveau d'y trouver un sens, mais sans succès.

— C'est quoi, le numéro du bureau ?

— 712.

— Je t'assure qu'il vaut mieux y aller.

Riley crut déceler une note plus sérieuse dans la voix de son ami.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu sais quelque chose ?

— Je ne sais rien, Riley, mais, comme je suis ton ami, ton avocat et ton coéquipier de football, je te conseille d'y aller. Maintenant, si tu as besoin de moi, je serai au bureau cet après-midi. OK ?

— Ouais.

— Tout ira bien.

— Je sais.

— Alors, à plus tard.

L'astrologue de la télé détaillait les hauts et les bas des horoscopes de la journée. Pour la Balance, c'était un grand jour. Dégueulasse pour le Capricorne.

8 heures du matin. Et merde, il irait travailler. Qu'est-ce qu'ils pouvaient faire ? L'arrêter ? Il n'avait commis aucun délit. Il mit ses chaussures et sa veste. Ramassa ses clefs. S'examina une dernière fois dans le miroir.

Peut-être allaient-ils l'arrêter.

— Bonjour. Ici les entreprises Milo.

Il reconnut avec soulagement la voix de Diane. Voilà qui lui facilitait la tâche.

— Salut, Di. Ici Riley.

— Laisse-moi deviner. Mal au bide ? La grippe ? Ou peut-être un subit accès de fièvre ? Un truc qui dure vingt-quatre heures ? Le médecin a dit de garder le lit.

— Pas loin. Mal aux dents.

— Aïe !

— Comme tu dis. Je n'ai pas dormi de la nuit et je pars m'en faire arracher une.

— Prends donc toute la journée, mon chou, et même demain s'il le faut.

— Mince alors ! Merci, Diane. Je dirai au boss que tu étais d'accord.

— Fais ça et je nierai être au courant.

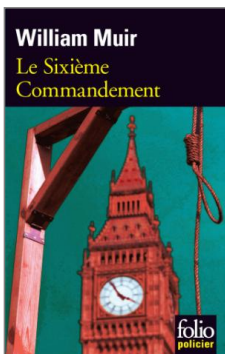
— À plus tard.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

LE SIXIÈME COMMANDEMENT, 2005. Folio Policier n° 628.



Le Sixième Commandement William Muir

Cette édition électronique du livre
Le Sixième Commandement de William Muir
a été réalisée le 20 juillet 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070443499 - Numéro d'édition : 183073).

Code Sodis : N51174 - ISBN : 9782072460623
Numéro d'édition : 237745.